

DÉSIR INTERDIT

Ça a commencé par un simple regard et depuis, Léo ne pense plus qu'à elle. Malgré toutes les personnes présentes dans la cuisine, il ne peut détacher son regard de l'objet de ses désirs. Tout en elle l'attire. Ses courbes généreuses et invitantes, sa peau reluisante, son parfum envoûtant. Tous ses attraits l'ensorcèlent.

Son esprit lui rappelle soudain qu'elle lui est interdite. Au nom des conventions, des règlements et de son éducation, elle lui est interdite. Il détourne le regard afin de la chasser de ses pensées mais, rien n'y fait, elle y occupe toujours une place envahissante. Furtivement, il s'en approche afin de pouvoir, encore plus, l'admirer et sentir ses effluves épicés, légèrement sucrés. Lentement, d'un pas se voulant détaché, il circule dans la cuisine et frôle l'objet de ses pensées les plus folles. Ceci a pour effet de décupler son désir inavouable et d'augmenter ses instincts les plus bestiaux. Comment résister à sa peau délicate et à sa fraîcheur éclatante. Que devra-t-il faire pour se contrôler? Comment pourra-t-il résister à cette envie si puissante qui domine maintenant tout son être?

Se changer les idées. C'est ce qu'il doit faire. Il sort de la cuisine, loin des tentations et du parfum sublime qui s'en dégage. Partout dans la maison, il peut sentir cette odeur si agréable et invitante. Plus loin, encore plus loin. Il sort de la maison, même par cette journée glaciale de janvier, dans la neige fraîche du matin. Un peu de course, des rencontres avec des voisins et

même quelques échanges avec des copines rencontrées par hasard sur le trottoir, intéressés par ses charmes évidents, ne purent le distraire suffisamment. Elle occupe toujours ses pensées.

Il doit inévitablement revenir à la maison, il ne peut demeurer dehors, par ce temps glacial, toute la journée. De retour chez lui, elle y est toujours, inconsciente de tous les bouleversements qu'elle déclenche, par sa seule présence, dans le corps de Léo. Ce n'est pas seulement son cœur qui est atteint mais tout son corps d'adolescent tend vers elle. Pour une deuxième fois et même si ce rapprochement est pour lui un vrai martyr, Léo s'avance doucement vers elle tout en distribuant, à la volée, de l'attention aux personnes présentes dans la cuisine, en omettant consciemment celle qu'il désire. Changer de pièce, voilà ce qui pourra peut-être l'aider. Léo se dirige donc dans la salle de séjour et s'affale sur le canapé en fermant les yeux. Ici, il pourra rêver à sa douce sans que personne ne le remarque. En plein soleil, étendu sur le canapé neuf, les effluves de l'objet de ses désirs lui parviennent à la cuisine. Pris à son propre jeu dans ce tourbillon de désirs, le sommeil le gagne et, dans son rêve, Léo peut enfin avouer son désir et recevoir l'approbation de toute la famille.

Un rappel brutal de Charlotte, sa mère, le réveille en sursaut et le ramène à la réalité, beaucoup moins agréable que son rêve. Encore les fichus règlements qui viennent lui interdire de faire ce qui lui plaît. Il doit faire ceci, faire cela, afin de plaire à tous et surtout à sa famille. Lui, en ce moment, ne veut qu'une chose et elle occupe tout son esprit.

Même si tout les sépare, il n'en reste pas moins que Léo désire, de toutes ses forces, la belle qui attend tranquillement à la cuisine. Encore une fois, il retourne pour admirer, de loin, celle qui occupe ses pensées les plus folles.

Elle y est toujours, comme immobile, au centre de la cuisine, martelant encore plus l'esprit de Léo. Toutes les personnes présentes sont également inconscientes du drame qui se joue sous leurs yeux, ce drame interdit par les conventions familiales. Comment pourra-t-il s'en sortir. L'oublier? Impossible.

Mais pourquoi l'oublier? Ne devrait-il pas laisser libre cours à ses désirs? Peut-être comprendraient-ils? Le désir n'est-il par à la base de toute action? Comment devra-t-il s'y prendre afin que tout se passe bien? Y aller franchement d'un pas décidé ou plus lentement, à pas de velours, afin que le tout passe inaperçu. Qu'importe, maintenant que la décision est prise de foncer, la méthode s'imposera d'elle-même, sur place.

Prenant tout son courage, il fonce vers la cuisine. Son cœur bat à tout rompre. Il sent le sang filer à toute allure dans ses veines. Ses muscles se gonflent et son esprit est en éveil. Réussira-il? La peur réussit presque à le retenir lorsqu'il arrive à l'entrée de la cuisine, mais un coup d'œil vers celle qu'il convoite, lui redonne immédiatement le courage de foncer. Un dernier passage dans la cuisine avant d'arriver près d'elle. La méthode rapide sera la plus appropriée. Un regard vers sa mère endormie dans le fauteuil, près de la fenêtre, lui confirme que c'est le moment parfait. Plus que quelques mètres le séparent maintenant de celle qu'il désire. D'un bond rapide, Léo, le chiot de la famille, s'empare de la pièce de viande qui marine, depuis ce matin, sur le comptoir, la mord à belles dents et l'avale dans un soupir de satisfactions.

SUR UN PLATEAU D'ARGENT

Ça a commencé par l'argent.

Au XVI^e siècle, dans les mines de Potosí, d'énormes quantités d'argent furent extraites des roches, arrachées à la pierre. Il n'y a pas que l'or qui rende fous les hommes. Ce sont les filons d'argent qui amenèrent les conquistadores en Bolivie, et les Incas à la mort.

Ana sait. De se souvenir des récits de sa mère, de se souvenir un peu de sa grand-mère, c'est comme si elle se rappelait l'extermination des Indiens. Elle sait aussi qu'elle en parlera à ses fils, lorsqu'ils auront grandi. Pour qu'ils comprennent ce que représente Évo Morales, qu'ils apprennent à l'aimer. Ana sait. Elle ne sait pas lire, mais elle comprend tout. Elle n'est jamais sortie du bidonville, mais elle devine que sa situation n'est pas juste. Soudain, elle se ressaisit, il lui reste tant de chose à faire...

Simón pleure. Anna ne sait plus quoi faire pour l'en empêcher; trois jours qu'il est comme ça. La seule chose qui l'apaise, c'est de prendre un bain. Il aime faire claquer la paume de ses mains à la surface de l'eau, que sa mère caresse sa peau mouillée. Ana se lève et marche, les feuilles de coca bruissent sur son passage. Elle finira plus tard. Ce n'est pas vrai qu'on s'habitue à la misère, à la crasse. À chaque fois qu'elle sort de la plantation et qu'elle rentre dans son taudis, elle le voit que c'est un taudis, elle ne l'appelle pas « sa maison ». Elle ne l'appelle pas, de toute façon. Les enfants entrent et sortent, ils font ce qu'ils veulent, ce n'est certainement pas elle qui leur dirait « Rentrez à la maison ». Rentrez vous enfermer entre ces murs de

déchets, asseyez-vous sur des déchets de chaises et jouez tranquillement avec des déchets de jouets. Non. Ana aime les voir courir. Ça ne coûte rien de courir. Et puis quand on court on a bien plus chaud.

Simón pleure encore plus fort en apercevant sa mère, cette petite silhouette floue emmitouflée dans des couvertures qu'il connaît par cœur. Il a deux ans, et contrairement à ses frères, il reste toute la journée dans son coin. Parce qu'il fait vraiment froid, à quatre mille mètres d'altitude. Les experts classent ça « très haut ». Ils n'y connaissent rien. Pour Ana et ses fils, vivre sur le plateau montagneux de Del Alto, c'est vivre au sommet d'une tour fouettée par les vents. Le centre ville est tellement plus bas, tellement plus chaud, au creux de la vallée... qu'il est réservé aux riches.

Ici, l'eau qu'on parvient à avoir est glaciale. Quand on parvient à en avoir. Les experts nomment ça « guerre de l'eau ». Ils n'en savent rien. Ce n'est pas une guerre, c'est une mise à mort. Les puits sont pollués, les enfants tombent malades. Pas seulement Simón. En Bolivie, un enfant sur dix meurt avant cinq ans. Ana le sait. Elle ne sait pas: un enfant sur dix, elle sait le fils de Sandra-Laura, le fils de Léandra, les deux filles de Xilona.

Alors un frisson parcourt sa colonne vertébrale. Elle appelle ses fils, et leur dit qu'elle descend à la ville, qu'ils doivent finir de cueillir les feuilles de coca. C'est leur seule ressource, leur seul revenu. Elle a entendu dire que cela pourrait s'arrêter. Les experts appellent ça un plan de lutte contre la drogue. Ils ne savent rien. Ils ne savent pas que quand Ana mâche une feuille de coca, la faim qui lui déchire le ventre s'atténue. Et elle, elle ne sait pas qu'avec une poudre extraite des feuilles de sa plantation, de jeunes américains perdent leur dignité...

Elle descend à Aranjuez, son bébé attaché solidement contre son dos. Il fait bien plus chaud, au cœur effervescent et palpitant de La Paz. Les gens sont habillés de jeans et de chemises. Ana ne regarde pas autour d'elle, cela la rendrait si triste qu'elle s'arrêterait là, sur le trottoir, et se laisserait mourir. Elle marche d'un bon pas, elle va à l'hôpital.

L'homme a un regard bienveillant, et des gestes doux avec l'enfant. Il palpe le petit ventre gonflé et immédiatement « Il lui faut de l'eau propre ». Ana soupire. Elle regarde l'homme, elle attend qu'il lui dise quoi faire, le couvrir, le bercer. Il écrit, il lui donne une ordonnance, et la bouteille d'eau qui est posée sur son bureau. Il lui dit que pour remonter à Del Alto, un taxi l'attendra en bas de l'immeuble, devant la pharmacie. Ana ne sourit pas, ne remercie pas. Elle remet son petit contre son dos, et s'en va. L'ordonnance est dans la poubelle, la bouteille d'eau est serrée dans les replis des vêtements. Le taxi roule vite, il est chauffé, les fenêtres sont fermées.

Soudain la mère de l'enfant sont éjectés à l'orée du bidonville. Ils ont froid. La tête baissée contre le vent, tout en marchant, la mère raconte une histoire à l'enfant.

Quand les Espagnols étaient arrivés, le corps couvert de fer, ils avaient tout pillé, profané. Le vieux Kjana s'était enfui du temple avec les secrets incas, qu'il enterra sur la rive d'un lac.

Les conquistadores l'ont torturé mais il n'a rien révélé. Viracocha, le Dieu Soleil étincelant, voulut le remercier. Kjana lui demanda d'accorder à son peuple vaincu quelque chose qui les consolerait, les aiderait. Alors Viracocha fit pousser une petite plante aux larges feuilles vertes qui permit aux indiens de ne pas sentir la fatigue, ni les effets de l'altitude.

Ana ne sait pas que son fils a subi une montée de mille mètres en trop peu de temps. Elle ne sait pas « œdème » pulmonaire. Mais ce qu'elle sait...

NUMÉRO 109

Ils étaient environ une centaine à former une petite communauté. Une centaine, ce n'était pas beaucoup, mais d'une certaine façon, c'était déjà trop. Leur vie était paisible et leurs besoins plutôt primaires. En fait, leur seule préoccupation était de se nourrir, et ce, grâce à leur terre. Bizarrement, ces êtres n'avaient pas de noms. Il n'y avait ni Pierre ni Ginette: ils n'y accordaient pas d'importance puisqu'ils se reconnaissaient entre eux. De plus, leur nombre restreint ne les y obligeait pas. Ainsi, le plus âgé et le plus sage occupait le rôle de chef du groupe. Tous les membres lui devaient le plus grand des respects. Sur leur territoire, il n'y avait qu'une seule règle d'établie: personne ne devait abuser des bienfaits et de la nourriture que leur fournissait la terre. Le cas échéant, le chef prédisait une catastrophe d'une telle envergure qu'elle engendrerait automatiquement l'extinction de leur communauté.

Tout commença par la naissance du cent neuvième membre. Ce nouveau-né était totalement incontrôlable: il rejetait toute forme d'autorité et n'avait aucune estime envers les autres membres. Même ses géniteurs étaient incapables de lui faire entendre raison. Par contre, son comportement rebelle n'était pas le pire. Ce qui était encore plus inquiétant c'était l'appétit de ce dernier. Il mangeait beaucoup, même trop. Son estomac était tel un véritable gouffre sans fin. Aussitôt qu'une minuscule fringale osait se pointer le bout du nez, plus rien ne lui importait mis à part ce fameux creux dans son ventre. Son insatiabilité était sans aucun doute une

malédiction pour la petite communauté. Jusqu'à présent, jamais cette étroite société n'avait connu un tel être vorace. Par conséquent, d'un commun accord entre le chef et l'entourage du jeune rebelle, ils décidèrent de taire l'existence de l'affamé à la limite du possible, bien qu'ils savaient tous qu'ils ne faisaient que repousser l'échéancier. Personne n'osait l'exprimer clairement, mais au fond, ils comprenaient pertinemment ce que cette dernière naissance représentait: c'était le présage de leur anéantissement.

Après deux jours, le dernier-né avait triplé de taille: il était donc impossible de cacher la vérité aux autres membres. Un insupportable vent de terreur souffla sur la collectivité lorsque le chef déclara l'existence d'un individu qui pourrait éventuellement causer leur disparition. On sentait aisément la tension parmi les êtres présents. Suite à cette annonce, plusieurs idées furent lancées afin de remédier à cette situation. Ils auraient pu tenter de le raisonner, de l'emprisonner ou encore de le tuer. Par contre, il n'y avait aucun mot ou discours qui ne viendrait à bout du nouveau-né, ni de mur qui le tiendrait prisonnier. Pour ce qui est de la dernière possibilité, elle semblait trop radicale. Néanmoins, leurs heures, leurs minutes et même leurs secondes étaient comptées avant la catastrophe. La vie d'un être valait-elle la peine d'en sacrifier des centaines d'autres? L'ensemble de la foule frissonna devant cette cruelle alternative. Toutefois, l'assemblée vota unanimement pour l'option qui lui semblait la plus logique, en raison des pénibles circonstances. Le verdict s'abattit sur leur groupe telle la foudre: ils devaient éliminer la menace. Une vague d'angoisse, suivie d'une effroyable panique s'empara du condamné. Dans son affolement, son appétit sembla s'être quadruplé. Il se mit à dévorer tout sur son passage, au grand malheur de son espèce. La fin était maintenant imminente. Le chaos s'empara rapidement de la collectivité. La terre fut labourée plusieurs fois, détruisant

leur environnement. Une faux, certainement celle de la Mort, décimait tout ce qu'elle rencontrait. Une gigantesque vague d'un liquide inconnu et brûlant, accompagnée d'une odeur atroce, déferla sur leur territoire, en emportant tout avec elle. Des cris de souffrance fusèrent de toute part, chacun s'évertuant tant bien que mal à sauver sa peau. L'odeur brûlait leurs poumons. Des tremblements secouaient sans arrêt la terre. Puis, un vent incroyablement chaud acheva de saccager leur territoire, en ne laissant aucun témoin, aucun survivant.

Dorénavant, plus jamais une colonie de poux ne prit cette tête comme terre d'accueil.